LE CHEF ET SES JEUNES · N° 7

M. M. Faure

L'ORDRE VIRIL

ET

L'EFFICACITE DANS L'ACTION

PAR

JEAN-JACQUES CHEVALLIER

ECOLE NATIONALE DES CADRES D'URIAGE




SHOUT
SHARE
IT

SÉRIE : LA COMMUNAUTÉ NATIONALE

M. M. [redacted] 1942

L'ORDRE VIRIL

ET

L'EFFICACITÉ DANS L'ACTION

Vente aux Libraires :

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS VIe

CE FASCICULE A ETE REDIGE PAR

JEAN-JACQUES CHEVALLIER

PROFESSEUR
A LA FACULTE DE DROIT DE GRENOBLE

DIRECTEUR
DE L'EDUCATION GENERALE AU COMMISSARIAT
A L'EDUCATION GENERALE ET AUX SPORTS

INTRODUCTION

Ces deux conférences ont pour origine un exposé fait par l'auteur, professeur de Droit Public, aux Journées d'Etudes d'Uriage de décembre 1940, *sur le thème suivant :* « Démocraties libérales et régimes totalitaires ». *L'auteur fut amené à dire que les régimes totalitaires, abstraction faite de toutes différences de nature ou d'inspiration, avaient démontré une plus grande* efficacité *que les régimes démocratiques. Un débat intéressant s'ouvrit alors sur le sens exact et la portée de cette notion. L'auteur fut invité à préciser ce qu'il entendait par « efficacité », non plus seulement dans le cadre politique, mais dans le cadre général de l'action, et notamment, puisque Uriage est une « école de chefs », de l'action du Chef. De là cette conférence, reproduite en seconde place dans le présent fascicule, et qui fut répétée à chaque session de l'Ecole, avant le départ des élèves, comme une sorte de « consigne d'action ».*

*Il apparut à l'auteur que l'efficacité elle-même s'insérait dans un certain ordre, l'*Ordre Viril, *que chacun sentait comme une nécessité dans la France actuelle, mais qu'il restait à définir avec quelque précision. C'est cet effort de définition qui a donné naissance à la conférence qu'on trouvera reproduite en première place, conformément à l'ordre d'importance des deux notions étudiées en ces pages.*

J.-J. CHEVALLIER.

L'ORDRE VIRIL

L'ORDRE VIRIL

La France a besoin d'un ordre. Ordre qui soit en chacun de nous, pensé, senti, assimilé par chacun de nous. Il ne suffit pas de répéter mécaniquement des mots à l'usage des autres. Nous n'avons que faire ici des slogans pour l'usage externe. C'est métier de radio ou de presse : qu'elles le fassent (elles le font mal, d'ailleurs). Nous avons à faire ici *métier d'homme*. Nous voulons travailler pour l'usage interne. Eh ! bien, quel qualificatif donnerons-nous à cet *ordre* que nous avons à sentir en nous, et qui devra irradier tout naturellement de nous comme les rayons d'un feu central ? Nous le qualifierons : ordre viril.

Non pas ordre *bourgeois* : qui était devenu, depuis l'épuisement de l'ancienne force conquérante de la bourgeoisie, la forme insidieuse, larvée et infiniment dangereuse, d'un grand désordre.

Non pas ordre *moral* : l'expression a été compromise en France par les souvenirs d'une certaine politique, et, en dehors même de cette impureté, elle garde on ne sait quoi d'étriqué qui ne saurait stimuler, elle dégage un vague relent hypocrite.

Pourquoi pas : *ordre chrétien* ? Le christianisme, sans parler de sa magnificence spirituelle, a porté l'âme humaine à son degré suprême de tension et suscité sans cesse des saints et des héros. La grâce ne détruit pas la Nature, disent les théologiens, mais elle l'élève et la perfectionne, c'est pourquoi l'ordre viril s'épanouit merveilleusement à l'intérieur d'un ordre chrétien vrai. Mais il peut être étudié en soi, indépendant de la métaphysique ou des dogmes. Tous les vrais chrétiens, comme ceux qui ne peuvent

se rattacher à une foi positive pour y puiser la force d'une vie plus haute, sont susceptibles de se retrouver avec les chrétiens de foi, de faire équipe ensemble, pour reconstruire la communauté sur le plan de l'ordre *viril*.

Je voudrais chercher devant vous, en tâtonnant quelque peu, en ne prétendant absolument pas vous apporter des vérités révélées, mais seulement le résultat d'un effort de pensée fait en moi-même pour y voir clair (pour éviter de répéter béatement « ordre viril » comme un nouveau slogan, de jouer avec ces mots comme avec un joujou nouveau d'intellectuel), je voudrais chercher ce que recouvre, sinon exactement, du moins au plus juste, cette notion *d'ordre viril*.

Le mot, d'abord : *viril* du latin *vir*, l'homme. Apparenté à *vires* : les forces, à *virtus* : vertu, c'est-à-dire une certaine force de l'âme, une vigueur morale, un courage, nullement cette vertu pâle, fade, bien-pensante et un peu cafarde des « vertueux » irritants. En somme une idée, un climat de *force*, force d'homme, force d'un corps d'homme, force d'une âme d'homme. Ajoutée à n'importe quel mot, l'épithète « viril » lui donne une coloration forte, elle fait passer un grand souffle sain, tonique, qui balaie le fade, le mièvre, le niais et le mesquin. Joie virile, douleur virile, pudeur virile (l'honneur, a écrit Vigny dans *Servitude et Grandeur militaires*, c'est la « pudeur virile ». Nous en reparlerons).

En ce sens le *viril* s'oppose, bien entendu, au *féminin*, et aussi à l'*enfantin* et aussi au *sénile*, soit à toutes les formes de faiblesse, si gracieuses ou si touchantes par ailleurs qu'elles puissent être.

Au *féminin*. Il ne s'agit pas de médire de l'éternel féminin, éternellement nécessaire à l'homme. Encore

moins de reprendre à notre compte la boutade sur les femmes que Montherlant met frauduleusement dans la bouche d'un général romain : « *Les dieux ayant voulu qu'il fut aussi difficile de vivre avec elles qu'il est impossible de vivre sans elles, résignons-nous du moins à assurer la perpétuité de la République* ». Non. Mais la femme a son ordre propre, qui est complémentaire de l'ordre viril. Si elle n'est pas gâtée par des idées fausses, des conventions ou des snobismes, ce qu'elle demande à l'homme d'abord, c'est d'être un homme. Et plus et mieux elle est femme, plus elle méprise l'homme qui est une femme. En quoi elle a cent fois raison. Pendant les jours de juin 1940, sous la menace des avions tournoyant et piquant, dans l'attente des blindés, que précédait une sorte de Grande Peur, la Grande Peur des motorisés — bien des hommes, portant l'uniforme ou n'en portant pas, ont été des femmes à crise de nerfs ; et ce n'était pas beau. Inversement, des femmes donnant à des hommes, à des soldats, des leçons de courage, cela s'est vu : une fermière se dressant devant les servants d'une mitrailleuse, dans son champ, qui abandonnaient leur pièce, et leur criant : « Montrez-moi comment on se sert de ça, et moi, lâches, j'attendrai les blindés ». Voilà qui était beau, mais contraire à l'ordre. Et cette femme souffrait de ce désordre, souffrait d'avoir à mépriser ces hommes qui n'étaient pas des hommes.

Le *viril* s'oppose à l'*enfantin*. Est-il utile de le dire ? Peut-être. Certes il est bon que l'homme fait garde une espèce d'enfance, si nous entendons par là une fraîcheur d'âme, une aptitude à la joie toute simple et toute droite, qui éclate dans certains rires d'hommes, vraiment toniques, vraiment salubres. Mais il serait désastreux que l'homme fait souffrît d'*infantilisme* moral et social. C'est-à-dire que sa conception du monde moral, de la nature humaine et de

la structure de la société fût encore à peu près la conception simpliste, sans épaisseur, entachée de préjugés de milieu, que l'enfant, qu'il ait été isolé dans sa famille ou encadré dans des « mouvements », s'est naturellement et nécessairement forgée. L'homme qui porte sur les autres hommes et sur la société un regard, en ce sens, enfantin, peut être moralement admirable, il s'expose et il expose ceux qui le suivent, ou qui dépendent de lui, à des surprises funestes. Ce que l'enfant a d'exquis, et même de pathétique, c'est qu'il est, dans son esprit comme dans son corps, inachevé. L'homme doit être achevé. Aux illusions puériles, qui sont douces, s'oppose la lucidité virile, qui est dure.

Le *viril* exclut le *sénile*. Ce n'est pas tant une question d'âge que de manière d'être. Par deux fois en moins de vingt-cinq ans, l'Histoire de France a voulu qu'un vieillard, Georges CLEMENCEAU, puis le Maréchal PÉTAIN, assumât dans le pays en désarroi, la charge des viriles résolutions. Mais précisément, entre ces deux grands vieillards, pendant l'entre-deux-guerres, l'attitude de la France, pays vainqueur, eut quelque chose de sénile : l'aspiration rabâchée à la tranquillité, à la sécurité, la perpétuelle tendance à s'excuser. Le contraire, sans nul doute, de l'insolence et du ton « casseur d'assiettes » de la jeunesse triomphante, mais l'opposé aussi de la virilité sûre d'elle-même et prête à protéger les faibles : ce que l'Europe d'après 1919 attendait de la France.

Donc, l'ordre viril implique d'abord une manière d'être, un *ton*, qui se marquent généralement dans l'attitude extérieure, l'allure du corps, la ciselure du visage, le *style* de l'homme. Style est pris ici dans le sens le plus vaste de ce beau mot. Prenons-le maintenant au sens restreint, plus usuel : le style oral de l'homme, s'il parle aux autres hommes, son style écrit, s'il écrit, portent la même marque virile. Les écrivains de ce bord-là, de Montherlant à Saint-Exupéry, fendent noble-

ment les flots de la littérature dans le grand sillage de Psichari ; et se reconnaissent entre eux ; et on les reconnaît. Ils forment un Ordre.

Gardons-nous toutefois d'être dupes des prestiges extérieurs et notamment de ceux de l'Art, qui sont infinis. Il peut arriver que des écrivains au style impérieux, des orateurs au style direct et martelé soient de pauvres hommes. Il peut arriver que de superbes garçons, à la démarche et au masque de héros, soient des lâches. Inversement des garçons qui, à l'Université, avaient l'air de petites filles, ont été à la guerre des héros et des conducteurs d'hommes. Tout est toujours d'abord à l'intérieur, dans l'âme, dont l'extérieur est la projection plus ou moins réussie. Il est normal que l'extérieur viril, le ton viril soient la projection d'une âme virile, et rien n'est plus satisfaisant. Mais, je le répète, attention aux prestiges, au viril-postiche, comparable, dans l'ordre féminin, aux fausses grâces. Cela est utile à dire en un moment où risque de se créer un certain *snobisme du viril* qui serait la fin de tout. N'est pas viril qui veut. Il ne suffit pas de planter son regard droit, d'un air de maître inspiré, dans les yeux de son prochain, ni de faire des effets de mâchoires.

Tout est toujours d'abord à l'intérieur, dans l'âme. Que contiendra-t-elle donc, l'âme ordonnée à l'ordre viril ? A quel but de vie, à quelles règles de vie sera-t-elle soumise ?

Jusqu'ici, sauf de rares exceptions honorables, l'ardeur du jeune Français, « *frémissant* — comme dit BARRÈS — *jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie* », se voyait proposer deux buts, au choix ou cumulés : faire une carrière, « parvenir » — ou gagner de l'argent. C'est là l'ordre *bourgeois*, profondément antinomique à l'ordre *chrétien* vrai, lequel implique un certain refus de parvenir et une méfiance certaine de l'argent à cause de son pouvoir

forcené d'avilissement. Le mot « *ambition* » a plus de noblesse, plus d'attrait pour l'être jeune, que les mots plats : « carrière » ou « parvenir ». Tout de même il est dangereux, il risque de détourner du vrai but et de fausser la voie. Expérience faite, j'en crois Montherlant, dans « *La lettre d'un père à son fils* » :

« *Je vous préviens contre l'ambition. Il est bon que je le fasse de bonne heure, car c'est une passion qui fait partie de la stupidité du jeune âge. Ce n'est pas avant 28 ans que j'ai découvert que l'ambition était une passion bourgeoise.* »

Il ne s'agit pas de parvenir avant tout, il ne s'agit pas de gagner de l'argent avant tout, il s'agit avant tout *d'être un homme*, et de *mener une vie d'homme*. Voilà le vrai but, la voie vraie. Pour le chrétien, c'est un but, une fin intermédiaires, ordonnés à une fin métaphysique qui est le salut. Pour le non-chrétien de dogme, l'agnostique, qui ne se rattache à aucune métaphysique, c'est un but dernier qui se suffit à lui-même. Cette différence, par ailleurs capitale, importe moins sur le plan où je me suis placé, le plan de la communauté nationale, qui a besoin d'hommes au sens plein du mot, qui a besoin pour se reconstituer elle-même, que se reconstitue un ordre viril — et un ordre viril efficace. Montherlant, dans la même lettre, écrit :

« *A coup sûr les vertus que je demande de vous sont les plus nuisibles à qui veut réussir* (*toujours ces mots obscènes*) *dans le monde moderne. Mais je ne vous ai pas fait pour que vous soyez un homme de tel ou tel monde, mais un homme tout court* ».

« Etre un homme », et non pas « réussir », ce mot affreux dont nous sommes nourris. KIPLING, dans son grand poème *If* (« Si », si tu sais faire ceci, si tu

peux supporter telles et telles épreuves), fait magnifiquement la différence, établit décisivement la hiérarchie des buts :

« Si... (etc.) *alors la terre est tienne avec tout ce qu'elle porte — et, ce qui est plus, tu seras un homme, mon fils* ». (Voir page 33).

Etre un homme, chose rare, qu'on ne peut imaginer si rare tant qu'on n'a pas vu de près les pseudo-grands de ce monde, dans l'ordre de la pensée comme de l'action. Un de mes amis a vu, entre 1930 et 1939, la plupart des grands écrivains d'assez près ; il concluait, en reprenant le mot d'une femme d'esprit: « *peu en valaient la peine* ». Souvent, très souvent l'œuvre était très supérieure, par un mystère de la chimie artistique, à l'homme qui l'avait faite. L'indigence de l'homme était consternante. Ne parlons pas des politiques. Les « hommes », au sommet comme à la base, étaient devenus rares, effroyablement, dans cette France destinée à la défaite.

Alors — c'est ici le cœur, le noyau central de cet exposé — qu'est-ce qui fait un homme, qu'est-ce que vivre en homme ?

Je vous propose cette réponse, que mes développements justifieront ou ne justifieront pas (il ne peut être question ici de réponse mathématiquement exacte) : une vie d'homme, un ordre viril exigent quatre sens principaux, autour desquels peut se grouper tout l'accessoire : sens de la responsabilité, sens de l'honneur, sens de la qualité, sens de la force.

1°) SENS DE LA RESPONSABILITE. — Saint-Exupéry, dans *Terre des Hommes,* consacrant quelques pages à ses camarades aviateurs qui ont fondé, après la ligne Casablanca-Dakar, la ligne d'Amérique par-dessus la Cordillère des Andes, et qui s'appelaient Mermoz, Guillaumet, et qui sont morts, dit ceci de

Guillaumet, revenant d'une équipée terrible (perdu pendant 7 jours dans les Andes) dont seul un courage surhumain l'avait tiré sauf : « *Si on lui parlait de son courage, Guillaumet hausserait les épaules. Mais on le trahirait aussi en célébrant sa modestie. Il se situe bien au delà de cette qualité médiocre.*

Sa véritable qualité n'est pas là. Sa grandeur, c'est de se sentir responsable. Responsable de lui, du courrier et des camarades qui espèrent. Il tient dans ses mains leur peine et leur joie. Responsable de ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer. Responsable un peu du destin des hommes, dans la mesure de son travail.

Il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage. Etre homme, c'est précisément être responsable. »

Responsable non seulement des choses qu'on a sous sa garde ou qu'on a à accomplir, non seulement des êtres qui vous sont confiés, mais aussi, et pour commencer, *de soi-même.* C'est ici que la responsabilité rejoint la liberté vraie, la seule liberté qui soit viable et constructive, liberté d'essence spirituelle, émanation du christianisme foncier. « *Etre spirituellement libre, c'est avoir la responsabilité de soi-même, c'est-à-dire vraiment répondre de soi, se prendre en charge. Est-il plus lourd fardeau ?* (J. Lacroix). Ainsi, la liberté d'homme s'analyse dans la possibilité que nous avons de nous prendre en charge, de prendre nos risques concernant nous-mêmes. On distingue par là deux catégories d'êtres, ceux qui sont dignes de cette liberté d'homme — ceux qui n'en sont pas dignes, parce qu'incapables de se prendre en charge : prêts, ceux-là, à tous les esclavages. « *Le problème pour les jeunes* — écrivait gravement le Chef De Segonzac — *est de savoir s'ils accepteront un esclavage ou plutôt s'ils ont en eux les ressources profondes qui leur permettraient d'y échapper, ce qui*

n'est pas certain ». Il faut que ce soit certain pour vous tous qui êtes ici.

Prendre nos risques, ai-je dit. Il n'y a pas de responsabilité sans risques. Etre responsable, c'est être prêt à assumer des risques de degré variable, en y incluant le degré suprême : celui de la mort. Risquer sa peau, dit la puissante expression vulgaire. Et nous savons mieux depuis la défaite qu'avant, que celui qui n'est pas prêt à risquer sa peau pour une cause qui en vaut la peine n'est pas un homme. « Tu n'es pas un homme », disaient volontiers ceux de 1914 au soldat qui renâclait pour monter en ligne ou partir à l'attaque. Et ces simples mots en ont galvanisé plus d'un. N'est pas un homme, si bien doué, si magnifiquement doué soit-il par ailleurs, celui qui, à de certains moments, tient trop à sa précieuse peau. Cela n'a rien à faire avec le plus ou moins d'amour de la vie. Parmi les plus braves que j'ai vus, la plupart avaient un goût violent de la vie et savaient en jouir, même avec excès. C'est du même fond, exactement du même fond viril, qu'ils adoraient la vie et qu'ils étaient prêts à la perdre. Ceux qui craignent trop à ces moments-là la mort n'ont jamais su vivre, voilà le vrai. Je le répète : cela n'a rien à faire avec le plus ou moins d'amour de la vie. Cela a affaire avec le plus ou moins de virilité.

Mais le sens de la responsabilité, qui fonde un certain mépris viril de la mort, vient en même temps le mesurer et le qualifier. Il faut prendre garde au snobisme du « *mépris de la mort* » (pour les autres, généralement), du « *Vivre dangereusement* » (même observation), de la « *Vie héroïque* » (même observation). Autant de perversions de l'Ordre viril vrai. Saint-Exupéry, ici encore, dit tout. J'extrais de son livre deux passages. Le premier concerne encore Guillaumet :

« *On veut confondre de tels hommes avec les to-*

réadors ou les joueurs. On vante leur mépris de la mort. Mais je me moque bien du mépris de la mort. S'il ne tire pas ses racines d'une responsabilité acceptée, il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse. »

Le second passage concerne l'auteur lui-même (j'en crois mieux, comme disait Pascal, les témoins qui se font égorger), Saint-Exupéry qui, ayant capoté en plein désert de Lybie, marcha, avec son mécanicien, quatre jours, sans boire, et presque sans espoir (ils furent sauvés, chance inouïe). Le soir du troisième jour, se croyant perdu, il lisait dans sa tête, nous dit-il, des pensées comme celles-ci :

« *Je ne regrette rien. Tout compte fait j'ai eu la meilleure part. Il ne s'agit point, ici, d'aviation. L'avion ce n'est pas une fin, c'est un moyen. Ce n'est pas pour l'avion que l'on risque sa vie. Mais... on fait un travail d'homme et l'on connaît des soucis d'homme... Je ne regrette rien. J'ai joué, j'ai perdu. C'est dans l'ordre de mon métier. Mais tout de même, je l'ai respiré, le vent de la mer.*
Ceux qui l'ont goûté une fois n'oublient pas cette nourriture. N'est-ce pas, mes camarades ? Et il ne s'agit pas de vivre dangereusement. Cette formule est prétentieuse. Les toréadors ne me plaisent guèrent. Ce n'est pas le danger que j'aime. Je sais ce que j'aime. C'est la vie. »

Tel est l'homme, digne de ce nom, qui s'est pris en charge, qui en a pris d'autres en charge, qui est *responsable*, pleinement, qui a la passion de la vie, et qui la risque, pour ce qui en vaut la peine.

2°) SENS DE L'HONNEUR. — Tout à l'heure j'ai cité Alfred de Vigny. Personne n'a mieux que lui parlé de l'honneur. Concluant en 1835, sous

Louis-Philippe, en plein ordre *bourgeois*, son livre sur l'Armée il se demandait :

« *Que nous reste-t-il de sacré ? Dans le naufrage universel des croyances, quels débris où se puissent rattacher encore les mains généreuses ? Hors l'amour du bien-être et du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme* ». Si, tout de même : « *J'ai cru apercevoir sur cette sombre mer un point qui m'a paru solide — ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse ; c'est un sentiment né avec nous, indépendant des temps, des lieux et même des religions, un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté... l'*Honneur... *C'est une religion mâle, sans symbole et sans images, sans dogme et sans cérémonies, dont les lois ne sont écrites nulle part — et comment se fait-il que tous les hommes aient le sentiment de sa sérieuse puissance ? Les hommes actuels sont sceptiques et ironiques pour toute chose, hors pour elle. Chacun devient grave lorsque son nom est prononcé. L'homme, au nom d'Honneur, sent remuer quelque chose en lui qui est comme une part de lui-même...* » « *ce sentiment de l'*Honneur *qui veille en nous comme une dernière lampe dans un temple dévasté* », qu'on ne tente pas de le nier ou de l'étouffer. L'HONNEUR, « *c'est la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente... Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.* L'HONNEUR *c'est la pudeur virile. Son aimant magique attire et attache les cœurs d'acier, les cœurs des forts* ». Eh ! bien, ces choses si simples et si évidentes sur l'Honneur ont besoin d'être dites à nouveau. Parce que ce seul point qui parut à Vigny solide en 1835 ne l'était plus en 1940. Parce que bien des hommes de 1940 étaient sceptiques et ironiques

pour cette chose-là aussi, et beaucoup ne devenaient plus graves quand ce nom d'Honneur était prononcé. Parce qu'on a tenté de nier ou d'étouffer cela aussi, avec d'autres valeurs vitales et viriles. Parce que... je vais vous raconter une histoire.

C'était le 15 juin dernier, pendant la retraite, dans un gros bourg du Cher, au Sud de la Loire. Le sous-officier qui distribuait l'essence d'une citerne de l'Armée vint demander l'aide d'un officier contre les civils, affectés spéciaux pour la plupart, réfugiés de Paris ou de la banlieue, qui mendiaient l'essence afin de continuer leur route. Mendiants arrogants et menaçants, prêts à se servir eux-mêmes. J'étais capitaine, j'intervins, je fis servir ceux qui avaient des enfants et arrêter la distribution. J'expliquais alors que l'Armée avait besoin de cette essence pour les soldats de ma Division qui se battaient encore sur la Loire : « *Se battre encore ! pourquoi faire ?* », cria une voix grasse. Je lui jetai : « *Pour l'honneur, salaud !* ». Il y eut des ricanements.

Et partant rejoindre sur la Loire le GR de ma Division, quelques heures après, la colère, et la haine qui naît du mépris grondaient en moi des phrases de ce genre : « A quoi bon prononcer ce mot d'Honneur devant vous, Français indignes, vous êtes trop inertes, trop mous, dénués même d'une coquille morale un peu dure comme en ont les escargots, vous êtes de molles limaces qui se traînent gluantes sur le sol des petites jouissances, incapables même de *gros péchés* — comme l'aumônier de la Division le dit de ses paroissiens du temps de paix. Vous êtes trop lâches pour que le mot Honneur trouve une résonance dans vos cœurs pleins de son, et je ne veux pas entendre rire de ce mot noble par vous ignobles ».

J'y pensais encore après l'Armistice, pendant ces mornes jours d'examen de conscience, où, officiers

vaincus, nous cherchions en confrontant nos vues comment refaire à la France un ordre, une âme. Me souvenant d'avoir été historien de la Révolution, j'évoquais une scène de la Constituante qui m'a toujours frappé, où Robespierre, disciple de Rousseau, opposait la *vertu*, la vertu abstraite et républicaine, à *l'honneur*, notion féodale, militaire, et réactionnaire. Cela allait loin, et cela, par de subtils canaux, devait pénétrer profondément dans le subconscient collectif. Et à mon Général, à l'Aumônier préconisant le retour à la morale traditionnelle, je disais avec force : « D'accord, naturellement. Mais prenez garde à l'*ordre moral*, avec son hypocrisie, son pharisaïsme. Nous qui n'étions ni païens, ni chrétiens, nous n'avons pas été battus par un peuple *moral*, mais par un peuple *viril*. Vous ne referez rien si dans le cadre chrétien vous ne mettez pas l'accent sur les qualités viriles, vous ne construirez rien, surtout, sans le sens restauré, exaspéré de l'honneur : l'honneur de vivre, l'honneur de souffrir, l'honneur de mourir ». Ces jours-ci, j'entends dire des Serbes, quelquefois : « *Ils ont été fous de se suicider ainsi. Pourquoi sont-ils entrés en guerre ?* Pour les Anglais ? » Moi qui les connais bien, qui ai rempli à Belgrade de longues missions, je vous donne la réponse, la même qu'à ces gens au Sud de la Loire : « *Pour l'honneur. Ils se sont battus pour l'honneur* » Et je suis sûr que vous ne ricanerez pas.

3° SENS DE LA QUALITE. — Lorsque la conversation, n'importe où, vient sur quelqu'un, vous entendez émettre des jugements variables selon le milieu professionnel ou moral.

« Il a une belle situation. Il fait une belle carrière. Il a réussi, il réussira. Il a (ou il n'a pas) de l'argent. Il est intelligent (très intelligent). Il n'est pas intelli-

gent (pas très intelligent). Il est bon catholique. Il est indifférent », etc...

Très rarement on dira : « C'est quelqu'un qui a de la qualité, c'est (ou ce n'est pas) un garçon de qualité ». Ce qui se traduit en termes familiers, par « c'est un type bien », et ce *bien* si court en dit très long.

Cette façon de classer les êtres : *de la qualité, pas de qualité*, ressortit essentiellement à l'ordre viril. Elle est étrangère à l'ordre bourgeois et à l'ordre moral. Elle implique un sentiment de la hiérarchie, du *choix*. Elle exclut une certaine *bassesse égalitaire*, caricature de l'Egalité chrétienne devant Dieu, et caricature aussi de l'Egalité telle que la concevaient les hommes de 1789 (de la même façon que l'expression de l'Ancien Régime, « *les gens de qualité* », si belle en soi, avait dégénéré en étiquette sociale, et donc en caricature de la qualité, tout comme le mot « noble », si beau). J'ai perçu chez nous, mise à nu par la défaite, une haine foncière de toute hiérarchie, de toute supériorité ; naïf, j'avais cru que seules les aristocraties fausses étaient détestées ; mais non, les vraies l'étaient tout autant. J'ai perçu cela dans mon peuple, et j'en ai eu horreur. Et effroi pour la France. Je n'ai plus douté qu'il fallût restaurer le sens de la qualité.

La qualité d'un être, un être de qualité, un « type bien », qu'est-ce que c'est ? Je distingue certaines notions ou facultés qui doivent entrer dans sa composition.

D'abord la hauteur. « *Il faut être fou de hauteur,* dit Montherlant, *car l'étant on dégringole encore tant et plus. Que sera-ce donc, si on ne l'est pas ?* » La hauteur, sœur de la grandeur. On peut toujours tout espérer, à travers tout, de qui a gardé le sens de la hauteur, le sens de la grandeur (un André Gide, par exemple) La mesquinerie, la petitesse d'âme est très

grave. La bassesse d'âme est la seule chose qui ne se pardonne pas. Une peur excessive de la mort (dont j'ai parlé tout à l'heure pour l'exclure de l'ordre viril) est précisément, on l'a vu en juin 1940, la source de toute bassesse. Sur l'horreur de la bassesse et de la petitesse. les hommes dignes de ce nom, si séparés soient-ils par les origines, les croyances ou les incroyances. peuvent toujours (et doivent) se trouver d'accord. Contre la bassesse et la petitesse ils doivent faire front ensemble. Qui donc l'a dit : « *On s'entend toujours à une certaine hauteur* » ?

Ensuite une certaine faculté de *mépris*. Avant cette guerre je n'aurais pas employé cette expression, je l'aurais même probablement blâmée. Maintenant, je l'emploie et je l'approuve. J'approuve Montherlant écrivant dans sa *Lettre d'un père à son fils* : « *Le mépris fait partie de l'estime. On peut le mépris dans la mesure où on peut l'estime. Qui ne méprise pas le mal, ou le bas, pactise avec lui. Et que vaut l'estime de qui ne sait pas mépriser ?... Il n'y a pas de haine sérieuse, qui ne contienne du mépris ! ! Un des signes du déclin de la France* (1932) *est qu'elle ne soit plus capable de mépris* ». Ainsi comprise, cette vertu de mépris, comme il l'appelle, est une autre sœur de la hauteur et de la grandeur, une nouvelle forme de la hiérarchie et du choix. Elle va contre cette molle et veule indulgence où penche la « gentillesse » française, elle est dans le droit fil, quoi qu'il y paraisse, du christianisme vrai, elle n'exclut absolument pas la charité. C'est un tout autre plan : celui de la vigueur de l'âme (« les haines vigoureuses » en face du vice, dont parle l'*Alceste* de Molière), celui de la qualité. A la racine de cette façon d'être, il y a le « viril ». Mais le « moral » y trouve son compte, en quelque sorte par la bande. Voici, dans la même lettre, un passage de *Montherlant* auquel j'adhère pleinement : « *Par* « *mœurs*

honnêtes » j'entends surtout cette qualité d'un être, grâce à laquelle le mal le dégoûte comme une vulgarité. Nous voyons assez souvent des garçons d'excellent milieu, élèves des grandes écoles ou autres, coincés dans des histoires de stupéfiants, de grues, de gens et de choses interlopes. Il leur a manqué cette qualité, qui eût fait qu'à voir seulement ces gens, et sans que le sens moral intervînt, ils eussent su qu'à leur égard il ne pouvait y avoir qu'une règle de conduite : celle de n'avoir rien de commun avec eux. Il leur a manqué de la répugnance ; il leur a manqué du mépris. Ç'a été pour moi chose déroutante, et gravement triste, que voir de quelles sortes de gens de jeunes officiers français, aux colonies, acceptaient d'être entourés. Je prends pour exemple des officiers, parce que c'est choquer doublement, que choquer sous l'uniforme. Ces gens étaient immondes : le premier coup d'œil sur eux avait suffi pour me mettre en boule. Or, non seulement ils ne faisaient pas cet effet sur de jeunes hommes qu'on tient pour ce qu'il y a de mieux dans la société française, mais ces jeunes hommes se plaisaient à leur contact. On apprend ensuite l'aventure classique du lieutenant et de l'espionne, ou du lieutenant qui se tue pour une grue. Rien de tel ne se serait passé si ces garçons, devant ces femmes, avaient eu cette sorte de frémissement qu'on appelle le mépris. Quand l'un d'eux se fourre dans une sale histoire, avant même de penser : « C'est un serin » — ce qui est toujours le cas — je pense : « C'est un garçon qui n'avait pas de qualité. »

Ensuite — contre-poids (contre-poison un peu) à la faculté de mépriser — la *faculté d'admirer*. L'esprit de dénigrement, le sourire réticent et supérieur, le jugement sceptique de celui « à qui on ne le fait pas », la tendance de rabaisser les hommes ou les idées proposées à l'admiration, la tendance à s'appe-

santir sur leurs petits côtés, leurs tics, ne sont pas signes de qualité. Au contraire. Malheureusement ce sont là des traits devenus très français, et même quoi qu'on s'imagine, très « jeunesse française ». Au vrai, ce sont des signes de sénilité. Leur excuse est peut-être qu'il y eut peu d'hommes à admirer.

Cette faculté d'admirer a pour suite normale la *faculté de se donner*. A bon escient, bien entendu. Le refus méfiant de soi-même, par nature ou par système, n'est pas non plus signe de *qualité*. L'exploitation de l'homme par l'homme est une chose atroce et qui a perpétuellement tendance à se reconstituer. Mais le don de l'homme à l'homme (qui en est digne) est une chose magnifique, source de la plus haute joie virile. D'aucuns diront que c'est féodal, comme l'honneur. Je m'en moque.

Ainsi la *qualité*, élément important de l'ordre viril, établit à un certain niveau *les rapports entre hommes*. Elle exclut une certaine forme de familiarité. Rien n'est délicat comme le maniement de la familiarité. Il y a une familiarité démagogique qui déplait souverainement au vrai peuple, car elle le rabaisse tout en rabaissant celui qui en fait usage, elle viole la dignité des rapports humains, « la loyauté dans le jeu ». Il y a une façon politicienne de s'épancher, de se « déculotter en public », qui choque violemment la pudeur virile, justement. Il faut une certaine sobriété dans les rapports humains. — La *qualité* n'exclut pas moins l'obséquiosité envers les maîtres, ce que la langue vulgaire appelle d'un nom vengeur : « la lèche ». Je me méfie du subordonné porté à la lèche. Je me méfie du chef sensible à la lèche. On peut y assimiler certaines amabilités oiseuses entre les hommes qui ont à agir ensemble, sorte de minauderies déplacées (Vauban, habitué à Louvois, le rude, se faisait mal aux grâces de certains de ses successeurs). C'est là un manque

de qualité, une forme de désordre dans les rapports d'hommes, un affaiblissement de la notion de chef. Car l'ordre viril, ce n'est pas uniquement, mais c'est *d'abord* l'ordre des chefs.

4° SENS DE LA FORCE enfin. — *Force*, mot fécond en malentendus, propre à susciter d'aveugles réflexes de méfiance ou de sympathie, mot qui a facilement mauvaise presse aux yeux des naïfs ou des pharisiens, facilement trop bonne presse aux yeux des puissants durs aux faibles. J'aurais pu employer des synonymes : vigueur, robustesse. Mais je ne veux pas écarter ce mot « Force », je ne veux pas sacrifier à la faiblesse d'un monde construit sur la convention de ne pas regarder les choses en face, « *et de voir les choses telles qu'elles ne sont pas* » (Montherlant). La notion de Force a besoin d'être restituée et mise à sa place. Des chrétiens eux-mêmes, pensant en termes de Bien et de Mal, se plaignent d'avoir connu trop longtemps un *Bien-faiblesse* et réclament un *Bien-Force*.

Force, vigueur, robustesse : vous sentez le climat. Il s'agit de posséder et de nourrir en soi un sentiment robuste de la vie. Rien n'est plus contagieux : saine et virile contagion. De ce sentiment découle naturellement *l'horreur du négatif* (tant de ruminations vaines, de conversations qui tournent en rond, de critiques stériles liées à une sorte de délectation morose), *l'horreur du destructif* (il y a en certains êtres, par ailleurs superbement doués, un goût secret et profond, souvent bien caché, même à eux-mêmes, une sorte de sadisme de la destruction : c'est un vice secret de faible, un indice grave de débilité).

Force du corps. Force d'esprit. Force d'âme.

Force du corps. Le corps, sans doute, n'est qu'un instrument. Certains êtres, desservis par cet instru-

ment, n'en ont pas moins accompli de grandes choses viriles. Ils en sont d'autant plus dignes d'être admirés et donnés en exemple. Mais, en tenant compte non de l'exception mais de la règle, en considérant le rythme accéléré et usant de l'action au XX^e siècle, rythme qu'il faut tenir sous peine d'élimination dans la lutte implacable, je dirai qu'il vaut mieux, qu'il est même nécessaire que l'instrument soit bon. Qu'il soit bon en lui-même, par la qualité de la charpente, des muscles, des organes internes : cœur et poumons. Qu'il soit bon par la qualité des commandes qui l'unissent à la *volonté* de l'homme. Car, ici aussi, se pose un problème de commandement. On peut tirer plus qu'on n'imagine d'un corps frêle bien commandé. Exercer en homme le corps, c'est exercer en même temps, à toute occasion, sa volonté commandante, c'est vérifier, par l'intermédiaire du corps, son ardeur, son endurance, son courage et son audace « *sans lesquels la vigueur pure n'est qu'une qualité de mauvais esclave* » (Col. de Souzy). Eccutez Guillaumet, perdu pendant 7 jours dans les Andes, dire son orgueil du « bon outil », du bon « serviteur », bien commandé qu'a été son cœur :

« *Privé de nourriture, tu t'imagines bien qu'au troisième jour de marche... mon cœur, ça n'allait plus très fort... Eh bien ! le long d'une pente verticale, sur laquelle je progressais, suspendu au-dessus du vide, creusant des trous pour loger mes poings, voilà que mon cœur tombe en panne. Ça hésite, ça repart. Ça bat de travers. Je sens que s'il hésite une seconde de trop, je lâche. Je ne bouge plus et j'écoute en moi. Jamais, tu m'entends ? Jamais en avion je ne me suis senti accroché d'aussi près à mon moteur, que je ne me suis senti pendant ces quelques minutes-là, suspendu à mon cœur. Je lui disais : Allons, un effort ! Tâche de battre encore... Mais c'était un cœur de*

bonne qualité ! Il hésitait, puis repartait toujours... Si tu savais combien j'étais fier de ce cœur ! »

Voilà ce que je mets sous l'expression : *force du corps*. Le même Guillaumet, au moment précis où ses amis, dont Saint-Exupéry, le retrouvèrent vivant après ces 7 jours, s'écria, avant de rien raconter (« admirable orgueil *d'homme* », dit Saint-Exupéry) : « *Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait* ».

Force d'Esprit. Ceci diffère assez de ce qu'on appelle communément intelligence. Il existe un certain *préjugé de l'intelligence* (j'en ai été pourri). En France, dans maints milieux, quand on a dit de quelqu'un « il est intelligent » on a tout dit. En réalité on n'a rien dit. J'ai connu des êtres merveilleusement « intelligents », étonnamment aptes à saisir des rapports, des analogies, à jouer ce jeu délicieux et décevant de l'analyse, admirables jongleurs des idées. Mais ils étaient incapables d'étreindre la réalité corps à corps pour lui arracher ses secrets. Ayant investi avec une grande subtilité manœuvrière la citadelle, ils n'avaient pas la force de lui donner l'assaut. Or, en définitive il n'y a que l'assaut qui compte. Ils ne pouvaient sonner le rassemblement de leurs concepts pour choisir les plus sûrs, les plus justes, les meilleurs, pour établir une hiérarchie, un choix dans le vrac. Etre intelligent, vraiment, c'est penser juste, c'est choisir, c'est ne pas se dérober devant l'obstacle. L'étiquette d'intellectuels peut recouvrir une vraie débilité mentale, et le contraire de la force d'esprit. Un ordre viril, et surtout un ordre viril français, implique un « ordre mental » (H. Massis).

Force d'Ame, enfin et par-dessus tout. Car je le répète tout est toujours d'abord à l'intérieur de l'âme. C'est là la force sur soi-même, la maîtrise de soi-même, la « possession de soi-même ». Une belle expression anglaise dit : *Capitaine de son âme*. C'est se tenir en

main, au physique, au moral, à l'intellectuel ; si l'on a des passions (et il faut en avoir), des désirs, les dominer, les mettre à leur place, « en rester maître », les piloter, ne jamais lâcher le gouvernail; quels que soient la force et le tumulte de ce qui bouillonne et fermente par-dessous, dans notre cuve intérieure (et il faut que cela bouillonne et que cela fermente, et qu'il y ait du tumulte), ne jamais se départir de la patience, de l'égalité d'humeur ; qu'une part sereine et inattaquable de soi survole toujours les autres parts : ébrouez-vous, mes jeunes chevaux, hennissez, lâchez des ruades, votre vitalité me plaît, elle signifie que je puis compter sur vous, mais vous ne me conduirez pas où je ne *veux* pas aller. Primat de la *Volonté*.

Pour quel usage cette triple force d'homme ?

Pour *soi-même* d'abord, pour sa « personne ». Afin d'être plus capable de maintenir, à travers tout ce qui peut advenir, son intégrité.

« *Je maintiendrai* » : chacun pourrait reprendre pour soi la fière devise de Hollande. Pendant les mois interminables de guerre sans guerre, en automne 1939, où il ne fallait qu'arriver, sans s'être engourdi le corps, l'esprit et l'âme, au bout de chaque journée, j'ai reçu une lettre où l'on me disait : « *La seule chose absolument tragique, c'est de perdre son intégrité* ».

Il est bien des façons de la perdre ou, au moins, de l'entamer. La vie courante peut y suffire, sans drames, comme la goutte d'eau qui tombe régulièrement peut percer la pierre. Le corps, l'esprit, l'âme cessent d'être intacts, lentement corrodés, sans qu'on y ait pris garde, par des habitudes, des servitudes physiques ou charnelles, intellectuelles, morales. C'est en ce sens que la déformation professionnelle (dont Lyautey avait horreur et qu'il fuyait comme la peste) est une sournoise atteinte à l'intégrité d'homme. Le spectacle d'un déformé de ce genre consterne quiconque a une idée un peu exigeante de l'homme. Toute profession a tendance à déformer, mais c'est un devoir viril de prati-

quer des mouvements correctifs, de lutter par une sorte d'hygiène contre cette maladie insidieuse.

Evidemment les drames, les chocs de la vie risquent plus sûrement encore de faire perdre à l'homme qui n'est pas véritablement fort son intégrité. Tout le tragique qui se déroule depuis juin 1940 a démasqué les faux forts et révélé ou confirmé les vrais, ceux pour qui parlait Kipling : « *Si rencontrant le Triomphe ou le Désastre tu peux traiter également ces deux imposteurs... si tu peux voir briser les choses auxquelles tu as donné ta vie, et puis te baisser pour les reconstruire avec des outils ébréchés...* »

Ensuite cette force d'homme maintenue, inentamée, est au service des autres, est pour l'usage de la communauté. Bel atout, bel apport pour la communauté qu'un faible, un « sous-homme », qui n'a jamais eu ou qui a perdu son intégrité ! L'épanouissement et le maintien de chaque *personne* font la solidité et la richesse de la communauté, à condition que la personne soit ordonnée à la fin commune (et réciproquement une communauté solide et riche sert mieux la personne). Rappelez-vous Saint-Exupéry, tout à l'heure, sur Guillaumet, homme *responsable* « Il fait partie des êtres larges qui acceptent de couvrir de larges horizons de leur feuillage ». Ainsi, au stade, le sportif digne de ce nom, l'ancien au mieux de sa forme et de sa gloire, se penche vers le jeune qu'il voit tâtonnant devant les sautoirs ou sur la piste, et spontanément, par goût de protéger, de transmettre sa science et sa force au plus novice, au plus faible, il lui montre comment on saute, comment on prend un départ. La force d'homme, qui n'a aucun rapport avec la simple vigueur brutale, inclut un besoin de *protection généreuse* sur les autres. L'arbre-homme est large et ne plaint pas son ombre. Les petits sont bien sous cette ombre et y prennent l'envie de grandir, de se

fortifier. De la vraie force jaillit ainsi un besoin conforme à la charité de l'ordre chrétien.

C'est assez dire que, contrairement à ce que les niais s'imaginent, l'ordre viril n'exclut en rien la tendresse. Il ne s'agit pas d'être une brute, surtout en France. Gardons-nous ici encore, par un pâle désir d'imitation, d'un snobisme : *le snobisme de la dureté*, qui serait au XX^e siècle le pendant de la « sensiblerie » du XVIII^e. Il ne s'agit pas d'effets de biceps ou de sourcils, ni d'hypertension : pas plus que le développement anormal du buste des anciens gymnastes n'est aujourd'hui le signe de la force athlétique. Pas de gonflement, ni d'enflure. L'ordre viril admet et implique même la détente, le sourire, l'abandon, en même temps que la sensibilité, la compassion, la délicatesse — la part du rêve. L'ordre viril demande seulement (Montherlant) : « *Qu'ils passent en second et puissent être en cas de besoin étouffés ; s'il croit néfaste qu'ils possèdent un être, il croit un malheur qu'un être en soit totalement dépourvu... La grande affaire n'est pas de renoncer... ce serait trop facile. La grande affaire est de savoir le principe dominant, de le maintenir, et autour, de garder tout en composant tout* ». De même Kipling :

« *Si tu peux rêver et ne pas faire du rêve ton maître* ».

Comme conclusion, comme couronnement de cet essai imparfait de mettre en forme la notion d'ordre viril dont nous avons un si pressant besoin, je ne vois rien de mieux, au reste, que la lecture complète du poème de Kipling ; ce *If* souvent cité par bribes (1).

---

(1) Dans la traduction de A. Chevrillon (*Trois Etudes de Littérature anglaise*, R. Kipling, p. 77).

SI...

PAR

Richard KIPLING

(Traduction A. Chevrillon)

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir
ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles

et d'entendre sur toi mentir leurs bouches folles
sans mentir toi-même d'un mot

Si tu peux méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir, sceptique ou destructeur
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître
penser sans n'être qu'un penseur.

Si tu peux être ~~dur~~ sans jamais être en rage
Si tu peux être brave et jamais imprudent
Si tu peux être bon, si tu peux être sage
sans être moral ni pédant

Si tu peux être noble en étant populaire
Si tu peux être peuple et fréquenter les Rois
et si tu peux aimer tous tes amis en frère
sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi

Si tu peux être amant sans être fou d'amour
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
et te sachant trahi, sans trahir à ton tour,
pourtant lutter et te défendre

Si tu peux rencontrer Triomphe après défaite
Et recevoir ces 2 menteurs d'un même front
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
quand tous les autres la perdront

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à ~~tout~~ jamais tes esclaves soumis
Et ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras un Homme, mon fils.

SI...

PAR

Richard KIPLING

(Traduction A. Chevrillon)

« Si tu sais garder ta tête quand chacun autour de toi perd la sienne et t'en jette le reproche ;

Si tu peux te fier à toi-même, quand tous les autres doutent de toi,

Mais si tu sais tenir compte de leur doute ;

Si tu peux attendre sans te lasser d'attendre,

Si tu ne mens pas quand on t'attaque par des mensonges

Et quand on te hait, si tu ne hais pas ;

Si pourtant tu n'as pas la mine trop vertueuse,

Si tu n'as pas l'air d'en trop savoir ;

Si tu peux rêver et ne pas faire du rêve ton maître,

Si tu peux penser, et ne pas faire de la pensée ton but ;

Si, rencontrant le Triomphe ou le Désastre, tu peux traiter également ces deux imposteurs ;

Si tu peux supporter d'entendre la vérité que tu as dite, faussée par des coquins qui en font un piège pour les imbéciles ;

Si tu peux voir briser les choses auxquelles tu as donné ta vie, et puis te baisser pour les reconstruire avec des outils ébréchés ;

Si tu peux mettre en un tas tous tes gains, pour les risquer à coup de pile ou face ;
Perdre, et puis repartir de ton commencement, sans jamais souffler mot de ta perte ;
Si tu peux contraindre ton cœur, tes nerfs, tes muscles
A te servir longtemps après que leur force est tombée,
Et ainsi persévérer quand il n'y a plus rien en toi
Sauf le vouloir qui commande : persévère.

Si tu peux parler à des foules sans perdre ta virilité,
Ou marcher avec des rois sans perdre le contact avec l'humanité commune ;
Si nul ennemi, nul aimant ami ne peut te faire du mal,
Si tous les hommes comptent avec toi, et si nul n'y est trop obligé ;
Si tu peux remplir la minute sans pitié de soixante secondes de travail accompli
Alors la terre est tienne avec tout ce qu'elle porte, et ce qui est plus, tu seras un homme, mon fils ! »

L'EFFICACITÉ DANS L'ACTION

L'EFFICACITÉ DANS L'ACTION

Vous allez maintenant entrer dans l'action, vous allez faire votre métier de chefs. Il faut que cette action soit *efficace*, il faut que vous soyez des chefs *efficaces*.

Ces simples mots : *efficace, efficacité*, qui sont si simples qu'ils paraissent aller de soi, comptent désormais parmi les maîtres-mots dont la France a besoin. Avant cette dernière et malheureuse guerre, on ne le savait pas ; peu de gens du moins le savaient (et ne le disaient pas). Mais pendant cette guerre, surtout pendant les jours noirs de juin, il a paru que du haut en bas de notre peuple plein de tant de qualités, composé de tant d'hommes intelligents, ingénieux, d'esprit raffiné au sommet, et à la base, de tant de « braves types » faciles à vivre, doués de bon sens, de finesse et d'humanité, un certain *sens de l'action* était perdu. Qu'il y avait une sorte de *maladie de l'esprit de décision*, chez les uns, une sorte de *maladie de l'esprit d'exécution* chez les autres ; que les mots avaient tendance à remplacer les actes ; qu'on croyait avoir agi quand on avait parlé, manié des hommes quand on avait manié des idées, étreint la réalité quand on avait fait à son propos des variations brillantes ; qu'on croyait avoir exécuté quand on avait accompli *à peu près* la tâche, par quelques gestes sans conviction noyés dans un flot de paroles enthousiastes, et en prenant son temps, et même ses aises. Et il a paru que la guerre n'était à cet égard que la continuation du temps de paix, que c'étaient simplement les habitudes *d'inefficacité* qu'avaient enracinées vingt années de victoire mal comprise et mal utilisée qui continuaient. D'avoir

fait cette sombre expérience de la guerre mal menée a jeté dans un éclairage nouveau et sinistre la paix mal menée. Et certains ont juré au fond d'eux-mêmes de tout faire pour rendre à ce peuple civilisé jusqu'au bord de la décadence, tout en lui gardant ses qualités uniques, le sens perdu de *l'efficacité*.

Que votre action soit efficace, que vous retrouviez en vous d'abord ce sens nécessaire à des chefs, que votre exemple et votre travail de chefs le fassent pénétrer en ceux qui vous seront confiés, voilà l'un des aspects les plus urgents de votre mission de demain.

Vous allez vous heurter à des *obstacles* nombreux. J'allais dire de *durs* obstacles. Mais non — et c'est le pire — à des obstacles *mous*, qui fuient entre les doigts, qui ne se laissent pas saisir, qui se dérobent devant vous. Le premier, qui les contient presque tous, est la *passivité*. Des êtres passifs, sans réactions, qui se laissent flotter, enfoncer, emmener, ballotter comme des bouchons sur l'eau. Le second est le *débraillé physique et moral* (cette impression atroce d'avachissement total, irrémédiable, que le spectacle de la retraite, militaire et civils confondus, a incrustée à jamais en certains d'entre nous). Le troisième est la *lenteur* : prendre son temps, « ne pas s'en faire », demain il fera jour, comme si dans la paix, puis dans la guerre, la France n'avait pas été battue surtout par un rythme, une cadence d'action supérieurs, un rythme fougueux et puissant de sportifs et de guerriers en face d'un train-train de fonctionnaires.

Le quatrième est la *peur de l'effort*, liée à la *peur du risque*. Toute notre société était construite en vue d'éliminer au maximum le risque et d'en donner l'horreur : de là l'horreur du risque d'épouser une femme sans dot, et, marié, du risque d'avoir des enfants nom-

breux ; de là toute notre politique étrangère pendant ces six dernières années.

Un autre obstacle, aussi grave, est le goût de l'*à peu près*, du « ça ira comme ça », alors que non, ça n'ira pas. Ordres donnés *à peu près*, exécutés *à peu près*, et leur exécution contrôlée *à peu près*. Rien d'étudié, d'accompli, de suivi jusqu'au bout. Le dédain, orgueilleux au sommet, paresseux à la base, du détail.

Le dernier obstacle enfin, plus subtil, appelons-le le *bluff*, forme moderne du mensonge, l'habileté à se parer, à se maquiller, à faire la toilette de ses défaillances, de ses insuffisances, à s'inventer même des talents et des vertus. Tare si répandue, et dans tous les milieux sociaux, chez un peuple qui manie si bien les mots et qui tient tant à faire bonne figure dans les mots quand l'acte l'a trahi. Tare extrêmement dangereuse parce que l'homme en vient de bonne foi à croire à son propre bluff et à se croire tel qu'il se dépeint aux autres ; alors meurt en lui le souci de s'améliorer ; il meurt de même qu'est mort le souci de sa vérité.

Bluff, goût de l'à peu près, peur du risque et de l'effort, lenteur, débraillé, passivité. C'est avec ces ingrédients-là qu'on obtient ce poison sûr des individus et des Etats : l'*inefficacité*. Rien n'aboutit, rien ne « sort », la velléité bavarde, la veulerie brillante trônent sur les ruines de la Volonté ; l'éloquence des mots a remplacé la seule éloquence valable et vitale, celle des Actes. La parole est femelle, mais l'acte est mâle, dit un proverbe arabe. Vous aurez, Chefs demain, à reconstituer un ordre mâle, un ordre viril.

Alors vous opposerez à la *passivité*, à la *loi du moindre effort* et à la *lenteur* une sorte d'élan actif, une sorte d'allégresse dans le travail et une certaine impatience du résultat. Vous développerez en vous-mê-

me ces qualités, par un *entraînement raisonné*, afin de les communiquer par contagion à ceux qui vous seront confiés.

Car rien ne se communique vraiment que par contagion : une contagion heureuse, joyeuse. Le premier devoir du chef est de donner *l'exemple*, c'est par là que son autorité prend toute son amplitude, c'est par la qualité de son exemple qu'il exerce un *rayonnement*. Rayonnement inconscient, non prémédité, rayonnement qui est une conséquence comme la chaleur est la conséquence du feu. Ne rayonne pas qui veut. Rayonne qui peut, c'est-à-dire qui a le feu en lui. Mais le feu s'alimente et s'entretient : mettez du combustible en vous et entretenez votre feu, par l'*entraînement raisonné* auquel j'ai fait allusion.

Entraînement est un mot emprunté aux sports, à dessein. Il y a beaucoup à prendre dans la formation sportive pour ce qui nous intéresse : l'élan actif, l'allégresse dans l'effort, l'impatience du résultat. Celui qui voit seulement dans la vie physique et sportive son côté brutal, sommaire, fruste, a grand tort. Elle est formatrice au plus haut degré. Elle est une des grandes maîtresses d'ordre viril : « *De la violence ordonnée et calme, du courage, de la simplicité, de la salubrité, quelque chose de vierge et de rude, et qui ne s'examine pas soi-même, voilà ce que j'ai aimé dans la guerre, oui, aimé, malgré toute la détresse et l'horreur et voilà ce que j'ai retrouvé au stade* ». Ainsi écrivait Montherlant revenu de la guerre de 1914. Oui, c'est cela, *quelque chose de vierge et de rude* qui moralise sans leçon de morale, qui virilise sans prêcher, par l'horreur donnée du « pusillanime », du « frelaté », des inquiétudes morbides. Quelque chose qui guérit automatiquement du mépris du réel, cette maladie distinguée, qui donne des « *vraies joies, qu'on ne cherche pas à couper en quatre, des joies sans nom, sans phrases, qui sont seulement de l'effort, du vent ou du*

soleil ». Il faut avoir senti cela en soi-même pour bien le communiquer aux autres, sans phrases ou avec le minimum de phrases. C'est pourquoi le pouvoir du moniteur d'Education physique ou de l'entraîneur sportif est grand sur les jeunes gens des milieux les plus simples, les plus fermés parfois à toute morale verbale. Son langage direct sait trouver les expressions qui vont réveiller au fond des cœurs des fibres nobles : « *Il faut savoir souffrir ; n'abandonne jamais une course ; si tu n'as pas de volonté, tu n'es pas un homme* ». Qu'il y a de la joie dans l'effort, que l'effort paye *après*, récompense *après* (s'il paraît dur, pendant, et s'il rebute, avant), c'est une leçon qui s'impose d'elle-même, et qui porte. Si vous avez senti les vertus du fameux *décrassage*, l'Hébertisme matinal, vous avez compris ce que je veux dire. Le décrassage est un coup droit porté à la *passivité*, notre principale ennemie du réveil, du petit matin glacé. Il assure le triomphe, pour le début de la journée et peut-être pour toute la journée, de la *bonne part* de nous-mêmes, la meilleure, la part virile, active, alerte, diligente, sur l'autre : la *mauvaise part*, la veule, la passive, la paresseuse, la jouisseuse, la négative, en un mot la destructrice. En tout être ou presque, qui vous sera confié, il y aura cette bonne part et cette mauvaise part, et la possibilité pour cet être, s'il est guidé par vous en ce sens, de reconnaître en lui-même la bonne et la mauvaise pour préférer la bonne, faire émerger la bonne à la surface par un choix de sa volonté. Songez bien à ceci, rien n'est plus important pour l'action du chef. « Pensez que chez les hommes que vous aurez avec vous, il y aura des richesses, même chez les plus déplaisants, des richesses insoupçonnées, étouffées par des défauts ou des vices. Votre travail sera de libérer ces richesses. Vous vous efforcerez de développer ce qu'il y a de bon chez ceux qui vous seront confiés, le mauvais tombera peu à peu de lui-même. (*Jeunesse... France*, n° 2).

Restituer le goût de l'effort, c'est restituer en même temps un certain *goût du risque*. Il n'y a pas à insister là-dessus. Vivre en homme c'est lutter, et dans un certain sens rechercher la lutte. Lutter c'est risquer et à la limite, rechercher le risque. Devant ces rudes montagnes proches, pensez aux alpinistes qui ont choisi leurs parois les plus difficiles. Nullement (je parle des meilleurs, des vrais) pour la gloire vaniteuse de les avoir vaincues, mais pour la volupté de la difficulté recherchée et vaincue, qui est une volupté d'homme.

Au goût de l'*à peu près*, si grave, vous opposerez le goût du *travail bien fait*. C'est un goût qui est dans le sang français, il fait partie de cette bonne part dont je parlais, il suffit de gratter cette croûte de veulerie et d'indifférence, qui le recouvre, pour le retrouver. On vous a lu certainement ce fameux texte de PEGUY sur les ouvriers de son faubourg d'Orléans. « *Il y avait un honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de* « *l'ouvrage bien faite* », *poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences... Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait... ni pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulaient que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie dans la chaise qui ne se voyait pas était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait. C'est le principe même des cathédrales* ». Cela, qu'on a connu il n'y a pas si longtemps, cela qui monte du plus profond de la race, ne peut être mort, cela est seulement tombé dans cette léthargie générale où l'âge bourgeois a fait sombrer les sentiments authentiques, non conventionnels. A vous de

le réveiller, ce goût français artisanal, du *travail bien fait*, chez ceux qu'on vous confiera.

Au *débraillé physique et moral*, vous opposerez la *correction*, la tenue d'homme. « *Soyez correct, respectez-vous* ». Cette notion est d'un maniement délicat. Le mot *correct* a, en français, une résonance étriquée, il manque un peu d'air, il évoque le faux-col et le pli impeccable au pantalon, plus qu'une attitude physique et morale satisfaisante. Les Anglais ont ici le mot *Gentleman* qui dit tout. Un ouvrier peut être, tout autant qu'un lord, un gentleman. Faute d'un mot parfait, soignez la chose. Ici votre rôle peut dépasser ceux qui vous sont confiés. Devant ceux-là, ou même seuls, dans un train, dans un lieu public, rappelez à l'ordre les mufles, les voyous qui passent la mesure, qui briment leurs voisins ou leurs voisines, qui parlent mal du Chef de l'Etat ou de la Patrie, et que personne ne fait taire. En général dans ce public, à la fois trop poli, et aveuli, il n'y aura personne pour les faire taire, sinon vous. Faire cela, c'est un *exercice moral* qui se rattache à l'*entraînement raisonné* que je vous proposais ; c'est déjà sortir des mots pour passer à l'acte — à l'acte mâle.

Au *bluff*, au *maquillage*, vous opposerez d'abord un acte intérieur : votre examen de conscience. Nous sommes tous portés à bluffer envers nous-mêmes, à nous maquiller à nos propres yeux, à faire de nos défaillances des beautés. Savoir ce qui ne va pas en nous, et ce qui va ; travailler, comme l'athlète à l'entraînement, le mouvement intérieur qui ne va pas. Car ne croyons pas donner le change sur ce qui va et sur ce qui ne va pas. Un chef ne fait pas longtemps illusion à ceux qu'il commande. Après quelques tâtonnements ceux-là savent. D'être humble devant lui-même, le chef est plus fort devant les autres. Vrai devant lui-même, il peut demander aux autres d'être vrais devant lui. Il y a une façon de dire à un homme en le re-

gardant sans dureté dans les yeux : « ne me raconte pas cela à moi », qui dégonfle tous les bluffs. On reconnait vite les chefs à qui « l'on ne bourre pas le crâne ». A ceux-là on ose avouer ses faiblesses non pour les parer, non pour les glorifier mais pour demander, comme au médecin : « Comment pourrai-je guérir ? ».

Telles sont, me semble-t-il, pour vous, en fonction des obstacles que vous rencontrerez, les conditions d'une action efficace. Mais il y a une condition qui se suffit à elle-même, qui est indépendante des obstacles que j'ai dit, et qui est essentielle : *le sens de l'équipe.*

Une équipe digne de ce nom est une *société parfaite*. L'autorité du chef y est indiscutée. Le Chef appartient à la communauté, est à elle, est possédé par elle « *pour la faire devenir tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle doit être* (de Segonzac). Les membres de l'équipe, loin d'abdiquer leur personnalité en faveur d'une mystique aveugle dans laquelle ils se dissolvent « comme le sucre dans l'eau », sentent leur vie personnelle intensifiée, décuplée par la tâche poursuivie en commun. Citons encore Saint-Exupéry, dans *Terre des Hommes*, ce beau livre viril : « Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons, et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais *regarder ensemble dans la même direction* ». Duperie, fausse sagesse, des petits bonheurs égoïstes, peureusement blottis dans leurs coquilles ! Duperie précisément, sur le plan même du bonheur et de la joie. « Camarades, s'écrie Saint-Exupéry, mes camarades, je vous prends à témoin : Quand nous sommes-nous sentis heureux ? » La joie de l'âme est dans l'action, disait Lyautey, d'après Shelley. Dans l'action d'équipe est la plus grande joie, préciserons-nous, et, puisque ce n'est pas d'abord de joie qu'il

s'agit, le plus grand profit, la plus grande efficacité (la joie est donnée par surcroît). « *Quand on est seul, on se perd inévitablement un jour ou l'autre dans l'orgueil ou dans l'introspection. Quand on est quelques-uns, sincères les uns avec les autres* (c'est l'examen de conscience, la *vérité* de tout à l'heure), *capables de s'ouvrir mutuellement les uns aux autres, on a bien des chances de se maintenir dans la bonne voie et de s'élever ; il faut créer cet esprit d'équipe chez les hommes destinés à travailler en commun dans le même idéal (le Chef d'un chantier et ses adjoints, par exemple) ; pas de gens gardant par devers eux toutes leurs réactions, toutes leurs réflexions* » (Jeunesse... France, n° 2.)

Isolés, individus attelés à notre seul destin personnel, il nous est parfois si difficile de ramener à la surface cette *bonne part* dont j'ai parlé. C'est si facile quand nous sommes attelés ensemble en équipe, à une tâche qui dépasse chacun de nous, quand il s'agit de servir l'équipe et de ne pas la trahir — car nous sentons que ce serait trahir gravement nous-mêmes, ce qu'il y a de meilleur en nous. Ainsi l'équipe et son sens vivant en chacun de nous sont éminement propres à susciter cet *élan actif*, cette *allégresse dans le travail*, cette *impatience du résultat*, ce *goût de la perfection*, qui font l'action efficace.

Cependant il me faut vous prévenir : même si vous arrivez à l'équipe telle que je l'ai décrite, même si vous avez fait de votre mieux contre les obstacles que j'ai dits, même si vous avez l'impression d'être, au maximum, efficacés, vous connaîtrez ce que j'appelle le *déchet de l'action*. Vous ne serez pas découragés ni paralysés pour autant ; vous n'en poserez pas la cognée par terre, comme le bûcheron qui renonce. Vous songerez que tout homme d'action à son échelon et les plus grands aux échelons suprêmes ont connu ce déchet — cette distance entre ce qu'ils voulaient faire et ce qu'ils voient réalisé. Ils voulaient 100

et ils voient réalisé 60, peut-être 40. Que c'est décourageant !

Non ce n'est pas décourageant. S'ils n'avaient pas voulu 100, s'ils n'avaient pas cherché 100 de toute leur efficacité, ils n'auraient obtenu que 30, que 20 ou même rien. Ils sont si nombreux ceux qui s'échinent pour rien — parfaitement inefficaces !

Méditez donc sur votre déchet propre quand il se produira ; méditez sur ses causes pour le réduire demain, s'il se peut. Ne l'accueillez pas avec passivité, mais l'ayant soupesé et le jugeant normal, enregistrez-le, et poursuivez. Qu'il y ait du déchet, c'est la loi. Que les difficultés repoussent sans cesse sous les pas de l'homme qui agit, comme les mauvaises herbes, c'est la loi. Lois de l'action, qu'il convient d'admettre sans nervosité, en gardant sa sérénité, sans même que s'en trouve entamée la joie de l'action. C'est Lyautey encore qui, de Madagascar, écrivait : « *Et pourtant chaque jour apporte aussi son contingent de mauvaises nouvelles, de choses qui craquent ou ne se font pas. Eh ! bien, cela même devient un besoin.* »

Au terme de ces réflexions et de ces conseils, je voudrais enfin dissiper (ou éviter) une équivoque. Je viens de traiter des thèmes d'action *terre à terre* rassemblés sous ce vocable modeste : efficacité. Je crois que la France a, sous un certain angle, un pressant besoin de terre à terre : besoin d'être rappelée à l'ordre humblement terrestre et quotidien. Elle s'est trop grisée d'altitudes et d'attitudes faciles ; elle serait volontiers portée à continuer (les mots plus aisés toujours que les actes). Je n'ai donc entendu nullement ouvrir une discussion d'idées : idées majestueusement drapées dans un langage abstrait. Je n'ai

en aucune façon entendu prôner la doctrine de l'efficacité par tous les moyens, licites ou illicites, ni prêcher le résultat *à tout prix*. Rien n'est plus loin de ma pensée que l'apologie de la brutalité ou de la sauvagerie des moyens, singulièrement efficace. Une telle apologie ne serait pas française. *Fermeté*, c'est français, ou ce doit le revenir. *Brutalité*, ce ne l'est pas.

Bref, l'efficacité ne saurait être un absolu. Je ne conçois l'efficacité (ainsi que l'ordre viril, auquel le précédent entretien était consacré) qu'à l'intérieur d'un cadre qui les intègre et les dépasse, à l'intérieur d'un système général de sentiments et d'idées, autrement dit d'une *civilisation*, la civilisation française, baignée, irriguée (par mille canaux visibles ou invisibles) de christianisme. Civilisation qui possède une valeur unique, et qu'il s'agit à tout prix de sauver. Si bien que c'est précisément ce souci qui nous a rassemblés en ce lieu de retraite virile et spirituelle.

Toute équivoque, étant, à ce sujet, dissipée, une objection que vous êtes peut-être tentés de faire (et qui plusieurs fois m'a été faite) tombe d'elle-même. *L'efficacité est-elle compatible avec le respect de l'individu* ou plus exactement de ce qu'on appelle, en termes chrétiens et français, *la personne* ? Voici ma réponse.

L'efficacité que j'ai définie est une notion terre à terre, mais faute de laquelle les notions ailées risquent de ne pouvoir s'envoler et de se faire clouer au sol par une efficacité brutale, ennemie, elle, de la personne. La « personne » doit savoir travailler. La personne qui se gargarise simplement de son éminente dignité de personne est indigne et nullement éminente. La personne ne remplit son devoir envers la Communauté que si elle contribue à l'efficacité de celle-ci. *Toute communauté inefficace qui respecte la personne sera écrasée et absorbée par une commu-*

nauté efficace qui ne la respecte pas. La personne qui mène la communauté à ce désastre a cessé entièrement d'être respectable, elle a trahi la communauté, c'est-à-dire l'Equipe Suprême, elle s'est trahie elle-même en tant que personne, s'étant ravalée au rang de l'individu enroulé sur lui-même. En ce sens, c'est un *faux* personnalisme que celui qui refuse, dans le cadre d'une civilisation personnaliste, les *procédés* de l'efficacité. Une civilisation se défend et se maintient par l'efficacité maximum compatible avec cette civilisation même. Si toute compatibilité cessait ou du moins paraissait cesser entre cette civilisation et une action efficace c'est qu'une telle civilisation serait pourrie. Elle ne mériterait alors que sa disparition.

LA COLLECTION

'LE CHEF ET SES JEUNES'

publiée par les instructeurs de

L'ECOLE NATIONALE DES CADRES D'URIAGE

Composée de courtes brochures d'un format pratique, cette collection est l'instrument indispensable aux jeunes chefs qui désirent perfectionner leurs méthodes de commandement, poursuivre leur formation personnelle, augmenter leurs moyens de rayonnement et développer leur action sociale dans leur milieu ou dans leur profession.

Publiée par l'Ecole Nationale des Cadres avec la collaboration de professeurs, de techniciens, d'hommes de lettres, de représentants de tous les milieux et de toutes les professions, elle est le résultat d'un travail par équipe représentatif de l'enseignement d'Uriage. Elle sera en outre, pour tous les jeunes français, un moyen sûr de comprendre l'esprit de la révolution nationale.

I. PLAN GENERAL DES PUBLICATIONS

Suivant les sujets traités, les brochures seront réparties en séries :

Le Chef et ses jeunes (connaissances pratiques).

Réalités et témoignages.

La communauté nationale.

Gestes de France.

Les traditions françaises.

Les brochures paraîtront dès qu'elles seront prêtes et non dans l'ordre indiqué dans les séries.

II. BROCHURES PARUES OU A PARAITRE PROCHAINEMENT

Série « Méthode ».

- Entretiens-Causeries (paru, épuisé).
- Conseils pratiques (paru, épuisé).
- Notes techniques (paru, épuisé).

Le secourisme (paru).

Pour retrouver la France (enquêtes sociales), etc. (paru).

- Psychologie des Jeunes. (L'Adolescence scolaire) (paru).

L'éducation physique (à paraître prochainement).

- Bibliographie (à paraître prochainement).
- Education par les Loisirs : Travaux manuels.

Série « Communauté Nationale ».

- Réflexions pour de jeunes chefs (paru).
- L'ordre viril et l'efficacité dans l'action (paru).

etc...

- Description statistique de la France et de son Economie (1913-1939) (paru).

Série « Gestes de France ».

- Vauban (paru).

Lyautey, etc...

Série « Réalités et Témoignages ».

- Mouvements de Jeunesse en France (paru).

III. PLANS DE QUELQUES PUBLICATIONS

Réflexions pour de jeunes chefs (par le Chef P. DUNOYER DE SEGONZAC) : Jeanne la Lorraine. — La mission du chef. — Le Chef éducateur. — Liberté. — Les français et le travail. — Saurons-nous retrouver une âme de vainqueur ? — Le deuxième souffle. — Intellectuels. — Discipline. — Responsabilité. — Collaboration. — Résurrection.

Mouvements de Jeunesse (par des représentants des divers mouvements) : Présentation générale. — Les mouvements catholiques. — Le scoutisme français. — Les mouvements protestants. — Les équipes sociales. — Les Compagnons de France. — Mouvements divers.

Pour retrouver la France (par P.-H. CHOMBART de LAUWE, instructeur à l'Ecole Nationale des Cadres) : L'Organisation du Travail. — Unité et diversité de la France (Choix d'un plan d'enquête). — Guide Aide-Mémoire (Bases de l'enquête, Vie économique, Vie sociale, Problèmes actuels).

Bibliographie (par F. DUCRUY) : Formation personnelle. — L'homme dans la cité. — Histoire et géographie. — Sciences. — Arts. — Littérature, etc...

L'ordre viril et l'efficacité dans l'action (par J.-J. CHEVALLIER, professeur à la Faculté de Droit de Grenoble) : Sens de la responsabilité. — Sens de l'honneur. — Sens de la qualité. — L'efficacité dans l'action.

Description statistique de la France et de son Economie (par J.-M. JEANNENEY, professeur d'Economie Politique à la Faculté de Droit de Grenoble). — Superficies et populations. — Productions Françaises et Structures professionnelles. — Echanges extérieurs. — Revenus et consommations. — L'état et la vie économique. — Vicissitudes économiques.

L'Education Physique (par R. VUILLEMIN, inspecteur adjoint à l'éducation générale, instructeur à l'Ecole Nationale des Cadres) : La Doctrine Nationale d'Education générale. — La Méthode naturelle. — L'initiation sportive. — Les Sports de base.

etc...

IV. RENSEIGNEMENTS — COMMANDES

Pour tous renseignements, commandes, abonnements, s'adresser à l'adresse suivante :

SERVICE DES FASCICULES

Ecole Nationale des Cadres

URIAGE (Isère)

(Des conditions spéciales sont faites pour les commandes en gros).

IMPRIMERIE SAINT-BRUNO, M. PAILLET, DIR.

PRIX : 5 francs.